

nombreux, et dans cette heure solennelle leur ouvre son cœur de père, leur explique l'état de sa maison, les projets et les désirs de sa vie, et les conjure de faire ce qu'il attend d'eux pour la réalisation de ses espérances.

» Je commence aujourd'hui la soixante et treizième année de ma vie, qui a été plutôt une vie publique qu'une vie privée. Ce qui m'occupe en ce moment, ce n'est point ma position privée, ce que je désire assurer après ma mort, c'est en quelque sorte mon œuvre publique, c'est le peu qu'il m'a été donné de faire pour un grand but, pour la révélation et la diffusion des vrais principes du soin des pauvres et de l'éducation; but qui exige le concours de beaucoup d'hommes dévoués à la patrie et à l'humanité.

« Amis! en ce moment je me sens obligé de le dire, et je le dis avec une conviction inébranlable : notre partie du monde, pour ce qui concerne l'éducation et le relèvement des pauvres, est depuis longtemps plongée dans une atmosphère d'erreur telle, qu'elle n'emploie que des moyens artificiels qui vont contre son but. Cette erreur a tellement pénétré la pensée, les sentiments et les habitudes des hommes, que contre elle la vérité et l'amour sont impuissants; elle est semblable à un épais brouillard que ne peuvent pénétrer ni les rayons ardents du soleil, ni la douce lumière de la lune. Je le sais; ce que je dis maintenant sera mal compris, précisément à cause de cette erreur de pensée, de sentiments et d'habitudes qui, pour les hommes de ce siècle, est devenue une seconde nature. Et de même que cette erreur invétérée fausse les vues et les moyens de ceux qui voudraient secourir les malheureux, de même elle fausse les vues, les sentiments et les aspirations des malheureux qui ont besoin de secours.

» Mais moi, je suis mort au temps présent. Ce monde et ce siècle ne sont plus rien pour moi. Je suis possédé par un rêve, par l'image de l'éducation de l'homme, de l'éducation du peuple, de l'éducation des pauvres, dans un monde débarrassé de tout ce que celui-ci a de faux et d'artificiel. Mais je m'abandonne à mon rêve, et mon rêve m'inspire. L'éducation intérieure et sainte, la

meilleure éducation, m'apparaît sous l'image d'un arbre planté au bord des eaux courantes. Voyez ce qu'il est! D'où sort-il, avec ses racines, son tronc, ses branches, ses rameaux, ses fruits? Voyez! vous mettez un petit noyau dans la terre. En lui est l'esprit de l'arbre; en lui est l'essence de l'arbre; il est la graine de l'arbre. Dieu est le père, le créateur du noyau et de la terre féconde; Dieu est grand dans le noyau de l'arbre.

» Le noyau est l'esprit de l'arbre, il se fait à lui-même un corps. Regardez-le, quand il sort du sein de sa mère, du sein de la terre! Avant que vous l'avez vu paraître il a déjà poussé une racine. Quand l'essence intérieure du noyau se développe, son enveloppe extérieure disparaît. Sa vie organique intérieure est passée dans la racine, et tout en est sorti. Voyez l'arbre entier, jusqu'aux faibles rameaux où pend le fruit; il est l'œuvre de la racine. C'est d'elle qu'est sortie la moelle, et le bois, et l'écorce. Dans le tronc, dans les branches, dans les rameaux c'est toujours la même moelle, le même bois, la même écorce, distincts et séparés, mais continus et sans lacune, se protégeant, se soutenant, se nourrissant l'un l'autre, par une même vie organique, et dans une harmonie conforme à la nature, à l'essence de l'arbre.

» Comme je vois croître l'arbre, ainsi je vois croître l'homme. Avant même que l'enfant soit né, il y a en lui les germes invisibles des dispositions que sa vie fera développer. Les forces diverses de son être et de sa vie se forment, comme dans l'arbre, en restant unies, quoique distinctes, pendant tout le cours de son existence.

» De même que les parties essentielles de l'arbre, toujours distinctes, animées par l'esprit invisible de leur organisme physique, c'est-à-dire travaillant dans l'harmonie préétablie et assurée de Dieu, concourent toutes ensemble à la formation du produit final de leurs forces, à la formation du fruit, de même aussi chez l'homme toutes les facultés du savoir, du pouvoir et du vouloir, distinctes mais unies par l'esprit invisible de l'organisme humain, travaillant dans l'harmonie divine de la foi et de l'amour, concourent toutes ensemble à former l'être inté-



rieur, distinct de la chair et du sang, l'être éternel de justice et de sainteté, l'homme créé à l'image de Dieu, pour devenir parfait, comme son Père céleste est parfait.

» C'est l'esprit qui fait la vie, la chair ne sert de rien. L'esprit de l'homme n'est pas dans l'une de ses forces particulières; il n'est pas dans ce que nous appelons force; il n'est pas dans son poing, il n'est pas dans son cerveau. Le point de réunion de toutes ses forces, sa force réelle et effective, est dans sa foi et dans son amour.....

» Ces forces du cœur, la foi et l'amour, sont pour former l'homme immortel ce qu'est la racine pour former l'arbre...

» Mais ne regardez pas seulement l'arbre qui prospère; voyez aussi celui dont la racine rencontre un dur rocher, ou bien un sable sec et brûlant, ou bien encore une eau croupissante! Voyez alors cette racine se dessécher ou pourrir, et l'arbre entier périr avec elle! Alors considérez-vous vous-mêmes, et voyez si les forces organiques, qui devaient vous donner la vie, ne se perdent pas de manière à vous laisser périr. »

Après avoir développé les idées qui précèdent, après avoir reconnu que l'organisme humain diffère de l'organisme végétal et de l'organisme animal parce qu'il comprend la liberté et la conscience, Pestalozzi explique le rôle de l'éducation, qui doit préserver et diriger le développement des forces salutaires de l'enfant, comme le jardinier préserve et dirige la croissance de l'arbre. Puis il ajoute :

« Chacune de nos forces morales, intellectuelles ou industrielles ne peut trouver qu'en elle-même, et non point dans des influences extérieures artificielles, la raison et le moyen de son accroissement. Il faut que la foi procède de la foi, et non point de la connaissance et de l'intelligence de ce qui doit être cru. Il faut que la pensée procède de la pensée, et non point de la connaissance et de l'intelligence de ce qui doit être pensé ou des lois de la pensée. Il faut que l'amour procède de l'amour, et non

pas de la connaissance et de l'intelligence de ce qu'est l'amour et de ce qui mérite d'être aimé. Il faut que l'art lui-même procède de l'art, du savoir-faire, et non pas de discours sans fin sur l'art et le savoir-faire. Et ce retour à la marche du véritable organisme de la nature humaine pour le développement de nos forces, exige absolument que l'œuvre de l'éducation soit subordonnée à la connaissance des lois qui régissent notre savoir, notre pouvoir et notre volonté... »

Ensuite Pestalozzi passe en revue sa vie entière en tant qu'elle a été consacrée à chercher les moyens de relever le peuple par l'éducation. Il reconnaît qu'il a toujours été trop faible pour faire réussir aucune de ses entreprises. Mais l'expérience lui a appris bien des choses, elle l'instruit encore chaque jour; et aujourd'hui il remercie Dieu de ne lui avoir pas permis de mettre la main à l'œuvre quand il n'était pas prêt, et de l'avoir obligé ainsi à travailler toujours. Il s'est ruiné et il a souffert bien longtemps, pour avoir essayé à Neuhof une maison de pauvres. Néanmoins, ce souvenir lui est cher. Il n'a jamais voulu vendre cette propriété, bien qu'elle lui coûte plus qu'elle ne lui rapporte. Il espère encore y fonder une école de pauvres; et dans ce but, il y fera commencer des réparations au printemps prochain. Plus loin, il reconnaît qu'un asile semblable ne saurait remplacer le foyer domestique vivifié par le cœur d'un père et d'une mère; et il ajoute :

» L'esprit religieux, qui fait la bénédiction du foyer domestique, existe encore au milieu de nous; mais il y est sans vie intérieure; il y est réduit à un esprit raisonneur, qui ne fait que disserter sur ce qui est saint et sur ce qui est divin... Cependant, l'esprit de bénédiction de la vraie doctrine de Christ paraît pousser de nouvelles et profondes racines au milieu de la corruption de notre race, et entretenir dans des milliers d'âmes une vie intérieure et pure. En vérité, c'est de là seulement qu'on peut attendre les principes et les forces nécessaires pour



combattre les idées, les sentiments, les désirs et les habitudes de notre siècle, que nous devons considérer comme les causes de l'abaissement du peuple. C'est par là seulement que nous pourrions reprendre et employer d'une manière bénie les vrais et seuls moyens d'éducation populaire et nationale, que Dieu avait placés au foyer domestique, et que depuis les premiers temps il avait maintenus par le trésor inépuisable de l'amour paternel et maternel.

» Le grand mal de notre siècle, l'obstacle presque insurmontable à tous les moyens de le régénérer, c'est que les pères et les mères de notre temps ont presque généralement perdu la conscience qu'ils peuvent quelque chose, qu'ils peuvent tout pour l'éducation de leurs enfants. Cette grande défaillance des parents, qui n'ont plus foi en eux-mêmes, nous prive de la base naturelle sur laquelle nous devrions appuyer tous nos moyens de réforme éducative. »

Pestalozzi examine ensuite ce qu'il y aurait à faire pour réagir contre le mal qu'il vient de signaler. Il indique sept moyens principaux. Il fait voir que ce n'est ni aux classes riches, ni aux classes pauvres, mais bien aux classes moyennes qu'il faut en commencer l'application. Le succès est plus facile pour la classe moyenne parce que c'est elle qui a le mieux conservé les habitudes et les vertus du foyer domestique. Puis c'est de la classe moyenne que la régénération peut plus facilement s'étendre aux autres portions de la société, car c'est elle qui fournit aux riches des instituteurs, et aux pauvres l'exemple et les conseils de protecteurs placés assez près d'eux pour les bien connaître et pour en être écoutés.

C'est parce que l'institut d'Yverdon est destiné à la classe moyenne que Pestalozzi lui attribue une grande valeur dans son œuvre régénératrice, c'est pourquoi aussi il veut tout faire pour que cet établissement continue, même après sa mort. Il observe qu'il n'aurait

pas pu trouver un pays, une ville, un local plus favorables. Il se loue de la sympathie, des facilités, de l'accueil que lui ont donné les autorités, les habitants, et surtout la portion la plus éclairée de la société d'Yverdon. C'est là d'ailleurs qu'il a déjà réuni et préparé beaucoup de moyens précieux; c'est là qu'il faut rester.

Après avoir longuement développé les idées que nous venons de résumer, Pestalozzi en revient à sa doctrine de l'éducation élémentaire comme seul moyen de régénérer, non seulement le pauvre peuple, mais toutes les classes de la société, et il ajoute :

« L'éducation élémentaire n'est autre chose qu'un retour suprême au véritable art éducatif, à celui du foyer domestique dans toute sa simplicité. Et c'est vraiment l'art suprême. Ses moyens ne sont point des dons particuliers de savoir et d'habileté, semblables aux arrosoirs que le jardinier vient verser sur une terre sèche; la terre se dessèche de nouveau et doit attendre qu'une main soigneuse lui apporte un nouvel arrosage, non, non; les moyens de l'éducation élémentaire ressemblent à une source vive qui coule toujours et qui ne laissera jamais la terre se dessécher. Non, non, les effets d'une vraie culture élémentaire ne sont point passagers; ils sont la mise en activité des forces de la nature humaine, qui produisent toute connaissance et tout savoir-faire.....

» Je destine la somme de 50000 francs que me rapportera la souscription à former un capital inaliénable, dont l'intérêt annuel sera perpétuellement employé comme il suit :

» 1<sup>o</sup> A continuer la recherche et l'expérimentation de moyens toujours plus simples pour l'enseignement élémentaire du peuple au foyer domestique.

» 2<sup>o</sup> A former dans cet esprit et dans ce but de bons maîtres et de bonnes maîtresses.

» 3<sup>o</sup> A fonder une ou plusieurs écoles modèles pour y instruire des enfants selon les principes indiqués ci-dessus.

» 4<sup>o</sup> A continuer la recherche des moyens propres à régénérer parmi le peuple l'éducation domestique.



« Maintenant j'ai fait ma part selon mes forces ; j'ai déposé ma pite sur l'autel de la patrie et de l'humanité. Mais l'âge me dit que mon influence personnelle ne saurait plus durer longtemps ; c'est pourquoi je vais faire tout ce qui sera nécessaire pour consolider ma fondation par des appuis extérieurs. Je vais m'adresser à Messieurs de Rougemont, procureur général à Neuchâtel ; de Mollin, banquier à Lausanne ; Doxat, de Turin, et Constançon, à Yverdon ; je suis déjà en rapport avec ces deux derniers pour mon administration financière. Je prierai ces Messieurs de recevoir tout l'argent produit par la souscription, de le placer solidement et d'en remettre chaque année l'intérêt aux personnes que j'aurai désignées pour diriger mes fondations.

» Je sais bien que la somme produite par la souscription est tout à fait insignifiante pour une pareille destination ; mais je considère nos travaux et les expériences faites jusqu'à ce jour avec toute ma maison, comme le capital réel de notre fondation ; et la pite que j'y ajoute ne restera pas seule, j'ose l'espérer. Par l'œuvre de ma vie, par celle de Niederer, Krusi, Mieg, Jullien, de Muralt, Henning, et de bien d'autres amis dont la plupart sont maintenant loin de moi, l'intérêt d'un grand nombre d'hommes a été éveillé en faveur de notre entreprise ; on en sent généralement l'importance. J'espère donc qu'un grand nombre de mes contemporains voudront y prendre part, et que ma petite contribution disparaîtra sous l'abondance de leurs dons. »

Pestalozzi annonce ensuite qu'il travaillera le reste de ses jours à augmenter sa contribution : il laissera la souscription ouverte ; il ajoutera à ses œuvres plusieurs manuscrits importants qui ne sont pas encore achevés ; il va commencer la publication d'un journal sous le titre de : *Journal des fondations d'Yverdon*. Enfin, il ne considérera plus l'institut d'Yverdon comme sa propriété privée, mais comme appartenant à la personne morale de la fondation ; il reconnaît en même

temps que le produit de l'institut sera bien peu de chose pendant les premières années.

Pestalozzi rappelle encore l'essai d'une école de pauvres qu'il fit il y a cinquante ans à Neuhof, soutenu par le dévouement de sa femme ; il regrette que celle-ci ne vive plus pour le voir maintenant reprendre l'exécution de ce projet ; il remercie Dieu de lui en avoir donné la possibilité, comme une consolation pour ses vieux jours. Il annonce qu'il va mettre la main à l'œuvre ; mais il veut qu'on sache que l'asile nouveau de Neuhof ne pourra être qu'un secours incomplet donné à des malheureux qui souffrent et ne peuvent attendre ; tandis que son idéal, la réalisation entière de ses vues, ne peut venir que plus tard et comme résultat de l'œuvre qui sera continuée dans ses fondations d'Yverdon.

Plus loin, Pestalozzi fait observer que dans la classe moyenne il est beaucoup de familles qui ne peuvent payer pour leurs enfants le prix de leur pension à l'institut, et que c'est précisément de ces enfants élevés dans la gêne et dans l'économie, qu'il y a le plus à attendre pour le succès de son œuvre. C'est pourquoi il est décidé à les recevoir dans son institut à prix réduit, pourvu qu'ils aient de bonnes dispositions morales et religieuses, et une intelligence très bien douée. Ces enfants ne sont point habitués à avoir tous les jours du vin et de la viande : ils n'en auront pas davantage à l'institut ; il y aura pour eux une table séparée, mais l'égalité morale n'en sera pas troublée. Pestalozzi lui-même mangera avec eux, et il saura bien les empêcher de regretter la première table.

Après avoir ainsi exposé ses projets, Pestalozzi s'adresse à son petit-fils Gottlieb, qu'il aperçoit au milieu des assistants après une absence de quatre ans. Il le remercie d'être revenu, de lui avoir dit qu'il veut se dé-



vouer à l'œuvre de son grand-père et s'efforcer de devenir semblable à lui, qu'il lui suffit de la fortune laissée par sa grand-mère et qu'il ne regrettera jamais celle qui est donnée à la fondation. Pestalozzi le loue d'avoir ainsi choisi la bonne part ; c'est sans scrupule qu'il dispose pour son œuvre de tout ce qu'il possède, car il laisse à son petit-fils une vocation qui vaut mieux que tout l'or du monde. Il encourage Gottlieb, il lui donne des conseils, il lui dit qu'il trouvera en Schmid un appui fort et dévoué. Il rappelle que Schmid seul a pu le sauver et le soutenir ; il fait son éloge, et en même temps il se défend d'en avoir fait son idole. Chacun a ses défauts ; Schmid a les siens et Pestalozzi les connaît bien, car il en souffre souvent, mais Schmid a précisément les qualités qui manquent au vieillard, on trouverait difficilement deux hommes plus différents. Schmid apporte à Pestalozzi la force, la persévérance et un dévouement absolu.

Il aborde ensuite les divergences de vues qui se sont manifestées dans sa maison, et les funestes dissentiments qui en ont été la suite. Voici l'explication qu'il en donne.

Dans les premiers temps de sa réunion avec ses collaborateurs, Pestalozzi a cru voir que le monde voulait ce qu'il voulait et aimait ce qu'il aimait ; le gouvernement l'appuyait, le public trouvait excellent ce qu'il faisait, avant que lui-même sût bien ce qu'il voulait faire. Plein d'une aveugle confiance, il crut tout facile ; il s'est laissé entraîner dans une entreprise compliquée, sans penser qu'il était incapable de gouverner un personnel nombreux, et sans remarquer que la vérité acceptée par tous ses collaborateurs prenait chez chacun d'eux un développement différent, parce que chacun travaillait de son côté en toute liberté, selon sa propre individualité. Lorsque Pestalozzi s'en est aperçu, il a cru devoir fermer les yeux

et sa négligence à cet égard a duré des années, jusqu'à ce que la confusion et l'anarchie fussent devenues menaçantes pour le succès de son œuvre. Alors il a senti la nécessité de gouverner, et il a trouvé un appui pour soutenir sa faiblesse. Par là il a froissé chez ses collaborateurs des idées invétérées que chacun tenait pour la vérité absolue.

Pestalozzi reconnaît qu'il est lui-même la cause de ce mal, et il n'en accuse personne ; mais il lui semble qu'on pourrait s'élever au-dessus de ces divergences d'idées pour travailler ensemble à un but qui est grand, juste et saint. Aujourd'hui il a surmonté bien des obstacles ; il possède enfin les moyens de réaliser les projets qui ont occupé toute sa vie : mais il a un urgent besoin d'avoir à ses côtés des hommes capables et dévoués pour le seconder.

Il continue ainsi :

» Je m'adresse premièrement à vous, Niederer et Krusi ! au jour où je fais une fondation que nos arrière-neveux béniront ; c'est vous que j'appelle ; redevenez aujourd'hui les fils de ma maison ! soyez avec moi les fondateurs de cette œuvre ! Un jour, quand nos misères humaines seront oubliées, quand notre chair et notre sang auront depuis longtemps disparu dans le tombeau, des pauvres sauvés, relevés, rendus heureux à leur foyer domestique, par les effets de cette fondation, béniront tous ceux qui auront pris part à cette œuvre, et vous béniront comme membres de cette pieuse association. Vous l'êtes réellement, vous l'êtes pour le salut des pauvres, Niederer et Krusi ! Vous avez passé une grande partie de votre vie à chercher les moyens de cette œuvre. Ce n'est pas moi qui ai réussi selon ma volonté, ce n'est pas vous non plus ; mais sans vous rien n'aurait été possible, et je reconnais le grand service que votre vie a rendu à mes entreprises. C'est la main du Seigneur qui vous a dirigés vers mon but, qui a été votre but, et qui reste toujours votre but. Oubliez ce qui est derrière vous ! marchez de-